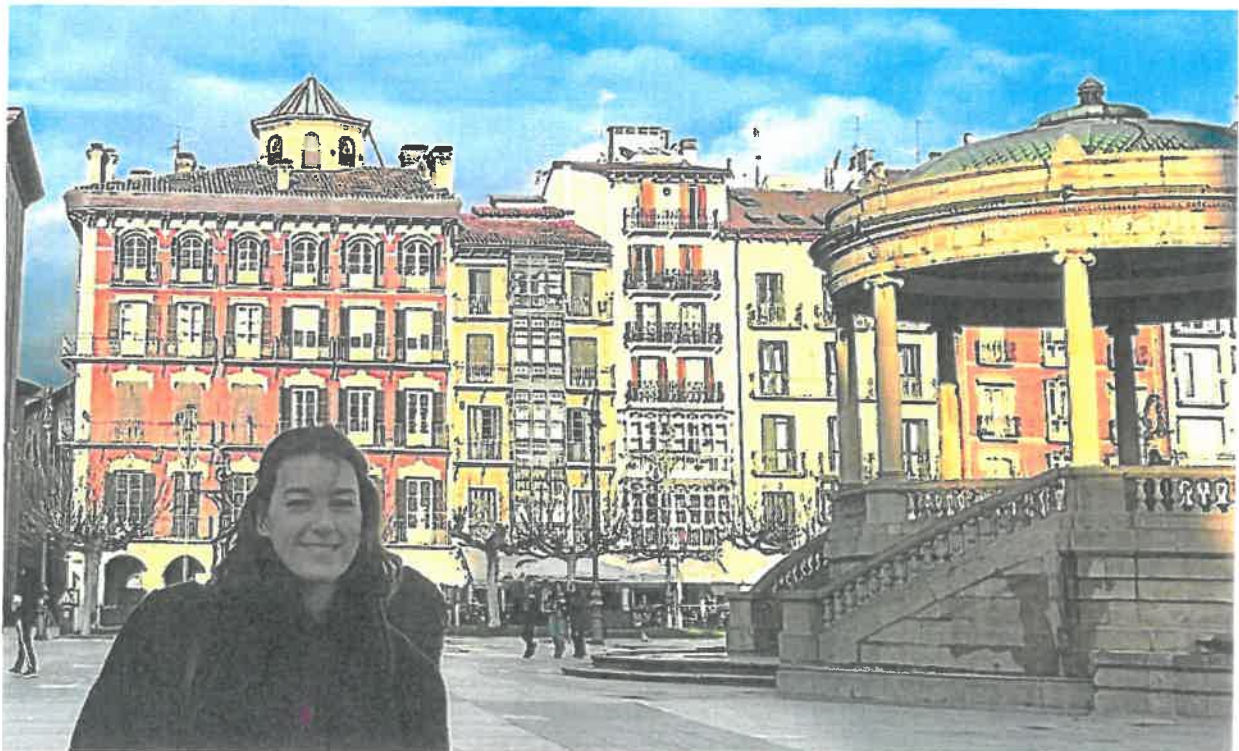


LOCALE

Lisa Fernandez, étudiante à IFSI avec un pied du côté de Pampelune « On peut bouger assez facilement »

🕒 3 min



Âgée de 21 ans, Lisa Fernandez a grandi à Chanac en Lozère et a rapidement pensé au secteur

médical. Après un baccalauréat scientifique, elle part en faculté de médecine. « C'était pendant le covid, j'ai eu du mal à m'accrocher », confie-t-elle. Elle décide de faire des demandes pour intégrer des IFSI et Millau rassure ses parents.

« Ils ont choisi pour moi, j'avoue, pour le cadre de vie, la proximité avec la Lozère, le fait que ce soit une petite ville et qu'on puisse y pratiquer des sports de pleine nature ». En effet, depuis son arrivée à Millau, la jeune femme, très sportive, est membre du club de triathlon local, elle pratique aussi l'escalade

avec des amis, du vélo, de la course à pied, de la natation, de la via ferrata ainsi que de la randonnée.

« La pharmacologie et l'aspect relationnel m'ont beaucoup plu »

Plus jeune, Lisa Fernandez a pratiqué le VTT au niveau national et international mais elle a dû arrêter pour se consacrer à ses études. Elle qui voulait partir dans une grande ville a mis un peu de temps à s'habituer. « À partir de la 2e année, je m'y suis faite. J'étais un peu préparée à la charge de travail que nous avons à l'IFSI grâce à mon année en médecine. Par contre, j'avais des représentations de ce qu'étaient les études et j'ai été surprise. La pharmacologie et l'aspect relationnel m'ont beaucoup plu ».

C'est en début de 2e année qu'un projet Erasmus se dessine dans la tête de Lisa Fernandez et elle le met en œuvre seule, avec le soutien de la documentaliste de l'IFSI. Elle envoie beaucoup de demandes de stages et reçoit quatre réponses positives.

Elle choisit Pampelune. « J'ai eu un bon feeling avec mon contact là-bas », raconte la jeune femme. Pourquoi ce projet ? « Depuis longtemps, j'ai une passion pour les langues que j'ai eu envie de développer. J'aime aller à l'étranger et l'IFSI de Millau a la charte Erasmus ». Et pour cause, avec ses moyens, l'étudiante infirmière a déjà visité la Croatie, la Grèce, l'Italie, le Maroc, Londres, l'Espagne, le Portugal, la Martinique et la Suisse. Elle souhaite devenir trilingue. Avec des grands-parents paternels espagnols, langue qu'elle n'a pas apprise petite, elle a logiquement choisi l'Espagne pour ce stage et se projette éventuellement dans un pays anglophone après le diplôme. Alors qu'elle avait demandé un service de court séjour, Lisa Fernandez est affectée aux urgences. Sa première réaction est empreinte d'appréhension : « Est-ce que je vais être capable de faire mon stage aux urgences alors que je n'y ai jamais été en France et que je ne parle pas la langue, que je ne connais pas les termes médicaux ? »

Après quelques jours sur le terrain de ce stage préprofessionnel, Lisa Fernandez salue l'encadrement de l'équipe, de l'infirmière qui la suit tous les jours. « C'est un cocon, j'aime beaucoup l'ambiance, je n'ai plus aucune appréhension. Je suis aussi suivie par un professeur de l'université à Pampelune qui est très disponible et bienveillant. Aux urgences, je prends confiance en moi et j'interagis de plus en plus avec les patients ».

Pauline Chaliez

La Lozérienne d'origine, future infirmière, profite du réseau Erasmus.

Expérience En colocation avec 3 autres étudiantes, Lisa Fernandez apprécie la ville de Pampelune. « Il y a beaucoup d'habitants mais ce n'est pas trop grand. Il y a plein de choses à visiter, San Sebastian à 1h, je reviendrai peut-être pour la fêria qui est l'une des plus connues au monde ». La future infirmière n'a pas encore de projet précis pour la suite. Rester à Pampelune jusqu'à devenir bilingue ? Partir travailler au Royaume-Uni ? Saisir une opportunité à Montpellier ? « En tant qu'IDE, on peut bouger assez facilement, je veux faire plusieurs services pour découvrir de nouvelles pratiques ». La jeune femme se laisse le temps avec comme seul objectif de continuer à apprendre et à voyager. « Le mot de la fin : Il faut tenter ! Un projet Erasmus ça ajoute un peu de travail, c'est un double défi mais ça ne peut être que bénéfique, je ne peux que recommander de faire un stage à l'étranger ».

Anne-Christine Drelon, du bleu des gendarmes au blanc des infirmières

PORTRAIT

Nouveau regard de la série sur les étudiants infirmiers de la cité du gant.

D'aucuns diraient que retourner en formation à presque 50 ans n'est pas raisonnable et qu'il y a un temps pour tout. Pas Anne-Christine Drelon qui n'a de cesse de se renouveler et qui s'est lancée dans une reconversion professionnelle depuis sa retraite de la gendarmerie, il y a 11 ans. Après 19 années d'exercice en tant que militaire, à tout juste 40 ans, cette maman de 4 garçons originaire de la Creuse, a fait le choix d'un changement radical. Elle a rencontré le milieu médical alors qu'elle accompagnait un membre de sa famille touché par la maladie. Pour elle, il est alors devenu évident que c'est dans le soin qu'elle voulait continuer professionnellement.

Dix ans de pratique dans un EHPAD

Installée à Millau entre-temps, elle est embauchée comme faisant fonction d'agent de service hospitalier au départ. Elle a l'occasion de travailler dans plusieurs services de l'hôpital avant d'intégrer l'EHPAD Saint-Michel. A 40 ans, Anne-Christine Drelon décide de passer le concours d'entrée en formation d'aide-soignant, est admise, obtient son diplôme et retourne exercer à l'EHPAD durant dix ans. À nouveau, parce qu'Anne-Christine Drelon est curieuse de nature et toujours dans l'optique d'apprendre et d'évoluer, elle intègre l'IFSI en 2021 en formation professionnelle. En effet, toujours en poste au sein de l'EHPAD devenu Les Terrasses des Causses, elle a l'opportunité d'un financement de sa formation en



Anne-Christine Drelon confie avoir « naturellement trouvé une posture d'étudiante » malgré son âge.

contrepartie d'un engagement de 5 ans dans cet établissement. Anne-Christine Drelon est une femme enjouée, qui a le sens de l'écoute et le désir de travailler en équipe pluridisciplinaire. Elle parle de la rigueur, tirée de son expérience de gendarme, qu'elle met au service d'un soin de qualité.

Elle qui doute toujours un peu d'elle-même et qui se met la pres-

sion d'une nécessaire réussite vis-à-vis de son employeur, décrit comment elle a forgé sa posture professionnelle progressivement. Rapidement intégrée au sein de la promotion 2021-2024, elle parle des liens qui se sont créés entre les étudiants : « C'est beau de voir tous ces jeunes grandir, s'épanouir en 3 ans. Ce n'est pas parce que j'ai 51 ans que je n'allais pas aux soirées, il faut

bien s'intégrer », plaisante-t-elle. « Si on veut évoluer, même après 50 ans, on peut y arriver. Ce n'est pas facile mais c'est faisable. Il faut de la disponibilité, de la rigueur, de la vitamine C ! La formation n'est pas facile, elle est même éprouvante, il faut beaucoup s'adapter. J'ai appris de jeunes infirmiers sur les différents lieux de stage. J'ai naturellement trouvé une posture d'étudiante malgré mon âge et mon expérience d'aide-soignante. Je me suis aussi nourrie du dynamisme des autres étudiants, on s'est aidé réciproquement, on est complémentaires », raconte la future infirmière.

Si elle concède qu'elle a consacré beaucoup de temps à la formation, un maximum à sa famille, et peu pour elle, elle tient à remercier son mari : « Il est très compréhensif et a géré le quotidien avec deux ados encore à la maison. Je suis heureuse d'arriver au bout et de bientôt retrouver un quotidien plus calme ».

Pauline Chaliez

« Un grand niveau d'exigence à l'IFSI »

RIGUEUR « Il y a un grand niveau d'exigence au sein de l'IFSI qui nous pousse vers le haut ». Désireuse de sortir de sa zone de confort, Anne-Christine Drelon s'est confrontée volontairement à des services où les soins sont très techniques. Cependant, elle s'oriente naturellement vers la santé mentale. Avec un stage préprofessionnel en service de psychiatrie intra, elle va chercher à améliorer ses connaissances à la fois pour sa reprise d'activité au sein de l'EHPAD où elle prendra en charge des personnes vieillissantes avec parfois des maladies mentales et pour la suite de sa carrière professionnelle qu'elle envisage dans ce secteur. Pour la future diplômée : « Dans chaque soin technique, même le plus simple, il y a un soin relationnel. Ce qui m'importe beaucoup c'est de connaître le patient ».

Boévi Lawson, du Togo aux bancs de l'école d'infirmier à Millau

PORTRAIT

Deuxième volet de la série de Midi Libre sur les étudiants infirmiers de Millau.

Boévi Lawson est étudiant en 3ème année à l'Ipsi de Millau et a de beaux projets professionnels. Né au Togo en 1995, ce jeune homme pourtant pas encore trentenaire s'est réinventé pour s'épanouir professionnellement. « Après l'obtention d'un baccalauréat lettres et philosophie, j'ai décidé de faire des études de psychologie car l'être humain me fascine », raconte-t-il. « J'obtiens l'une des 50 places en licence de psychologie clinique, en 2019. J'avais pour projet de devenir psychologue clinicien spécialisé en criminologie. »

Le choix de l'Aveyron, plutôt que du Canada

Cette spécialité n'existe pas au Togo, il sait qu'il devra poursuivre ses études à l'étranger et que ce type de masters est très fermé. Il hésite entre le Canada et la France. Très proche de sa famille, il décide, en concertation avec elle, de privilégier la France où se trouvent deux frères de son père, l'un à Paris, l'autre à Rodez et dont il maîtrise la langue, le Togo étant un pays francophone. « Je me lance alors dans la procédure Campus France avec quatre vœux pour des masters qui me sont refusés et trois vœux pour des 3èmes années de licences où je suis accepté », explique l'étudiant. Il s'inscrit à Tours et en septembre 2020, il obtient son visa. Mais faute de places, il est orienté vers la psychologie du travail : « J'ai su rapidement que ce n'était pas fait pour moi ».



Il est arrivé à Millau pour suivre ses études d'infirmier et souhaite exercer en médecine.

P.C.

La crise sanitaire et le confinement rendent son arrivée en France très difficile. « J'étais dans un réel mal-être, déçu par les études. Mes oncles et leurs femmes étaient présents pour moi. Je voulais rester dans le domaine du sanitaire et ce sont eux qui ont semé la graine de l'Ipsi, confie-t-il. J'ai commencé à faire mes recherches et j'ai fait deux vœux sur ParcoursSup

en février 2021 : l'Ipsi de Rodez et celui de Millau. En juin, j'ai su que Millau m'avait sélectionné, je me sentais bien, j'avais espoir d'un nouveau projet, je rêvais déjà de devenir infirmier urgentiste. »

En septembre 2021, le jeune Togolais intègre la formation avec joie. « Débuter cette formation m'animait. La biologie, la psychopathologie, le lien

avec l'humain me rendaient heureux. Je trouvais du sens dans les unités d'enseignement, dans tout ce que l'on faisait. »

Boévi Lawson raconte qu'au départ il manquait de confiance en lui et explique comment, tout au long de ces trois années, il s'est appuyé sur les professionnels rencontrés, les formateurs et les autres étudiants pour apprendre, se nourrir de stages, faire évoluer sa pratique et la remettre en question. Finalement, s'il ne doutait pas de sa capacité à dispenser des soins relationnels de qualité, les soins techniques sont devenus, eux aussi, une évidence pour l'étudiant infirmier. Il a réalisé qu'il se projetait vers un service de médecine, pour consacrer un peu plus de temps au patient. « Être dans l'urgence, ce n'est pas dans mon ADN », plaisante-t-il. « C'est une formation qui bouscule et j'ai une pensée pour ceux qui n'ont pas pu aller au bout. »

Pauline Chaliez

« Créer un dispensaire au Togo »

PROJET « Mon désir de devenir infirmier est fort, j'ai été soutenu fortement par ma référente pédagogique. Je serai bientôt professionnel. J'ai pour projet de travailler en médecine en France mais à moyen terme, d'ici cinq ans si possible, j'aimerais créer un dispensaire au Togo avec mon frère, étudiant en médecine aux USA et avec une ressortissante togolaise qui fait aussi ses études d'IDE (infirmière diplômée d'état) là-bas ». Mais avant, Boévi Lawson retournera à Tours, où sa compagne étudie la psychologie, pour y effectuer son stage au CHRU dans le service de médecine des maladies infectieuses et tropicales. C'est un futur infirmier plein de ressources : « Malgré les difficultés à mon arrivée en France, j'ai réussi à créer un réseau à Tours. Avoir une ouverture d'esprit, de la curiosité est indispensable pour comprendre l'autre et élargir ses connaissances. Mon objectif : constamment améliorer ma pratique. »

Pour Jessy Ramillien : « le soin relationnel compte beaucoup »

PORTRAIT

Midi Libre évoque des parcours de futurs soignants en formation à l'IFSI de Millau.

Natif de Clermont-Ferrand, Jessy Ramillien a grandi dans une famille de soignants. En effet, avec une mère et une arrière-grand-mère aide-soignante ainsi qu'une grand-mère infirmière, c'est tout naturellement que ce jeune homme a toujours voulu se tourner vers le secteur médical.

Après un bac scientifique, il s'écarte des études de médecine touchées par la réforme, fait des vœux pour des écoles d'infirmiers (IFSI) mais est accepté en premier à l'université dans un cursus de biologie.

Son entrée dans le supérieur se fait en distanciel, covid oblige, et Jessy comprend rapidement qu'il n'est pas fait pour l'université. En 2021, il renouvelle donc ses vœux pour des IFSI dont celui de Millau. « J'avais envie d'aller voir d'autres horizons et les collègues de ma mère vantaient les écoles plus petites ».

L'indispensable référent pédagogique

Il fait le choix de suivre leurs conseils. « Mon arrivée a été compliquée, c'était le grand saut dans la vie d'adulte. Les premiers mois ont été difficiles mais étant donné qu'il y a peu de millavois voire d'aveyronnais à l'IFSI, on était tous dans l'inconnu et ça nous a permis de tisser des liens rapidement. C'était un temps d'adaptation nécessaire, qui m'a permis de grandir », raconte l'étudiant qui avait alors 19 ans. Il cite aussi sa référente pédagogique : « Elle a été là pour moi. J'ai un immense respect pour cette personne qui a été mon



Jessy Ramillien « adore Millau, il y a des paysages incroyables, on peut sortir facilement. »

PAULINE CHALIEZ

plus gros soutien ».

Concernant son acclimatation, il dit : « J'adore Millau, il y a des paysages incroyables, on peut sortir et, finalement, le fait que ce soit une petite ville permet de se retrouver assez facilement entre jeunes ».

Son envie de départ : travailler en service d'urgences ou au sein d'un SMUR, est confirmée par son parcours de formation alors qu'il est aujourd'hui en 3^{ème} an-

née, quasiment au bout du cursus.

Jessy Ramillien apprécie aussi le soin en gériatrie mais s'y projette à plus long terme. « On a l'avantage de pouvoir travailler partout. J'ai pris conscience de mon caractère calme et ce que j'adore c'est le mélange de soin relationnel et de soin technique. La réanimation par exemple est un service où il faut une haute technicité et où le soin relation-

nel compte beaucoup. J'ai besoin de 50 %-50 % pour trouver mon compte dans ce métier. Je n'ai pas encore pu y faire un stage mais j'ai été aux urgences et ça me correspond ».

Un début de carrière prévu aux urgences à Albi

Jessy Ramillien, qui se décrit comme ambivalent parfois et intéressé par beaucoup de choses, a su saisir l'opportunité d'un contrat d'allocation d'études. Il s'agit d'un financement de la 3^{ème} année par un établissement qui engage l'étudiant à y travailler un certain temps. Jessy, en l'occurrence, débutera sa carrière professionnelle à Albi en services d'urgences, de réanimation et en unité de soins continus (USC), pour 2 ans.

Les derniers mois de la formation d'infirmier vont être partagés en 2 stages au bloc opératoire ainsi qu'à l'USC à Albi justement. De quoi être déjà en terrain connu lorsqu'il décrochera son diplôme d'état.

Pauline Chaliez

Dans l'humanitaire ou à l'étranger

PROJETS Si la fin d'année est centrée sur la pratique, la promotion 2021-2024 n'en a pas pour autant fini avec la formation puisque chaque infirmier en devenir doit rédiger un mémoire à partir d'une question de départ liée à sa pratique. Jessy Ramillien, lui, a encore besoin d'affiner celle-ci car s'il est certain que cette dernière sera marquée de son identité professionnelle, il faut aussi qu'il veille à ce qu'elle lui permette de valider sa formation. Après les 2 ans à Albi, le jeune homme, qui aura alors seulement 24 ans, a plusieurs idées : Passer un diplôme universitaire pour se spécialiser en réanimation, travailler dans l'humanitaire ou à l'étranger, ou encore tenter le concours pour être infirmier anesthésiste pour lequel il lui faudra ensuite valider un master. Des idées différentes donc, mais une seule et même motivation : « Veiller à une approche globale du patient qui reste une personne avant d'être un malade ».

Pauline Paulet, « maman solo » volontaire et bientôt blouse blanche

PORTRAIT

Deuxième volet de la série de Midi Libre qui a choisi d'évoquer des parcours de futurs soignants en formation à l'IFSI (Institut de formation en soins infirmiers et d'aide-soignant) de Millau.

Assistante de direction et mère de 3 enfants, qu'est ce qui a pu pousser Pauline Paulet à s'engager dans la formation en soins infirmiers à 38 ans ? Native de Millau sans n'y avoir jamais vécu, celle qui a grandi à Marseille a épousé un gendarme, le père de ses 3 garçons.

Avec des expériences dans plusieurs établissements sociaux et médico-sociaux durant environ 10 ans puis dans un centre commercial, elle a suivi son mari en Guyane où l'idée a germé d'un changement de profession.

« J'avais envie depuis longtemps de faire autre chose, d'être de l'autre côté, du côté du prendre soin », explique-t-elle en référence à ces 10 années. Elle tente alors le concours d'entrée en IFSI (Institut de formation en soins infirmiers) là-bas malgré le nombre important de candidats et se retrouve sur liste d'attente.

« Ce sont des études exigeantes »

Au retour de la famille à Nantes en 2018, Pauline Paulet occupe tour à tour des postes qui ne lui conviennent pas dans un contexte qui lui demande de « faire du chiffre ». Elle retente le concours en 2020 puis en 2021 via ParcoursPro (l'alternative à ParcoursSup lorsque l'on a plus de 3 ans d'expérience professionnelle) et, étant installée avec sa famille à La Cavalerie où son mari a été muté en 2019, elle choisit l'IFSI de Millau. Tout aurait pu être simple mais

celui-ci avait engagé une demande de mutation en Guadeloupe, avant de savoir que le projet de formation de son épouse se concrétisait (les demandes de mutation se font à minima 1 an à l'avance), et il l'obtenait à la plus grande surprise de la famille. D'un commun accord, monsieur partait quand même en Guadeloupe avec leur fils aîné tandis que Pauline Paulet intégrait l'IFSI en tant que « maman solo » avec ses deux enfants plus jeunes.

« Ce sont des études exigeantes. J'ai eu la chance d'avoir ma mère sur place qui m'a beaucoup aidée notamment dans l'organisation avec les enfants. J'ai été choyée et accompagnée par le personnel de l'IFSI de Millau : de la direction à l'agent d'entretien en passant par les formateurs et ma référente pédagogique qui est extraordi-

« L'année la plus enrichissante »

RESSENTI Investie au sein de l'IFSI au moment des portes ouvertes chaque année, d'Octobre rose, des 100 km de Millau et même lors du déménagement des résidents vers l'EHPAD Les Terrasses des Causses, Pauline Paulet a donné un véritable sens à sa présence ici. Si elle avoue que retourner à l'école à son âge n'a pas été simple, elle souligne la qualité des intervenants de l'IFSI, notamment en dernière année, celle qu'elle a préférée : « On a vu les soins palliatifs et les cancers, c'est l'année la plus enrichissante pour moi ». Elle qui souhaite travailler en oncologie a perdu sa meilleure amie d'un cancer 2 mois avant son entrée en formation. « Cette raison personnelle m'a encore plus poussée dans ce projet », confie-t-elle très émue. Après un an en Guadeloupe pour acquérir un peu d'expérience, la famille se projette en 2025 soit dans le Sud de la France soit une nouvelle fois en Outre-mer. Mais avant cela, l'heure est aux retrouvailles.



Pauline Paulet avait « envie depuis longtemps du prendre soin. »

naire, tout le monde nous entoure, c'est très individualisé ici, c'est une expérience incroyable », confie-t-elle.

Pauline aurait d'ailleurs pu demander sa mutation pour une

école en Guadeloupe mais n'a pas pu s'y résoudre malgré l'éloignement familial. « Cela peut paraître égoïste mais en sachant l'accompagnement que j'avais ici, j'avais trop peur de partir et de mettre à mal ma formation ». Depuis 2 ans et demi donc, la famille vit entre Millau et la Guadeloupe, se retrouvant au complet trois fois par an. « C'est dur émotionnellement et financièrement aussi. Je pars le 4 mai les rejoindre car je vais faire mon stage préprofessionnel là-bas, j'ai hâte ».

Ses enfants, âgés de 16, 12 et 10 ans sont « super contents de ma reconversion et de mon épanouissement. Ils ont eu une grande facilité à s'adapter à notre situation familiale. Ils savent que dans la vie si on veut quelque chose, il faut travailler quoi. »

Pauline Chaliez

Magali Combes Bride pour une deuxième vie professionnelle

SANTÉ

La mère de famille est en reconversion professionnelle à l'Ifas de Millau.

C'est un projet mûrement réfléchi que Magali Combes Bride est en train de réaliser. En effet, à 45 ans, elle est aujourd'hui en formation à l'Ifas de Millau. «J'ai d'abord travaillé dans la restauration, puis j'ai été auxiliaire de vie durant 10 ans. J'ai découvert et aimé ce métier, c'est là que j'ai voulu être aide-soignante.» Si cette envie se précise rapidement, ses trois enfants étant jeunes, elle reporte sa reconversion et travaille dans un commerce de Coupiac, son village. Son dernier enfant ayant 18 ans, elle se dit : «C'est maintenant ou jamais».

«On replonge dans le scolaire»

Elle contacte Pôle emploi qui la soutient dans sa démarche sur le plan administratif et financier. Elle s'inscrit à l'Ifas de Millau et sa candidature est retenue. A l'entretien oral, les formateurs, comme avec tous les futurs étudiants, questionnent sa capacité à aller au bout de ce projet. «On replonge dans le scolaire, il faut pouvoir être assis derrière un bureau, accepter d'être housculé. Ils ont cherché à savoir si j'étais prête à ça, à des sacrifices, si j'avais le temps et la volonté de m'investir complètement», raconte Magali Combes Bride.

La mère de famille a effectivement dû adapter son quotidien, à minima du fait de la distance géographique avec son domicile : «1h15 de route matin et soir ce n'était pas possible, j'ai la chance d'être hébergée chez mon frère. Je ne regrette pas



Magali Combes Bride se forme à l'Ifas de Millau. / Midi libre - Pauline Chalez

d'avoir attendu que mes enfants soient grands car j'aurai dû négliger soit ma famille soit la formation si je l'avais faite plus tôt.» Elle ajoute : «L'IFAS de Millau est une petite école, qui accompagne les étudiants avec rigueur. Nous obtenons un vrai diplôme, ils ne remplissent pas les promos pour remplir, ça donne de la crédibilité au métier d'AS qui a souvent été malmené.» Elle mentionne le nou-

veau référentiel de 2021 qui comprend 10 modules et 11 compétences à acquérir. «Nous étudions les pathologies, le sens de la prise en soin, l'analyse clinique et nous assurons aujourd'hui des actes comme la prise de tension ou la glycémie capillaire. Il y a une vraie cohésion dans les équipes soignantes où la parole de chacun est prise en compte sans hiérarchie.»

«C'est un métier de valeurs»

«La prise en compte de la personne et de ses habitudes évolue positivement au sein des institutions. Mais il y a encore du chemin à faire», confie la future aide-soignante qui souhaiterait que la singularité de la personne, ses habitudes de vie, son histoire puissent être étroitement liés à la proposition de prise en soin, notamment des personnes âgées. «C'est un métier de valeurs, il ne faut pas hésiter à franchir le pas de la formation», ajoute-t-elle. «Je me nourris de toutes mes expériences de stages. On apprend beaucoup sur soi avec cette formation. C'est un métier de l'humain qui nous renvoie à qui on est, à nos propres limites. Dans la promo, on partage des moments forts dans certains cours, lorsqu'on évoque nos pratiques, ça crée des liens intenses alors qu'on se connaît depuis seulement quelques mois».

«L'équipe de formateurs est bienveillante»

Sur la formation, Magali Combes Bride évoque «quelque chose qu'il ne faut pas voir comme insurmontable. Il faut être confiant, relativiser. A partir du moment où c'est un choix, on ne la subit pas. Pour les personnes qui douteraient, l'équipe de formateurs est bienveillante. A partir du moment où on fournit le travail, tout est fait pour nous tirer vers le haut. Le comportement scolaire revient vite, c'est assez étonnant de revivre ça à l'âge adulte», confie-t-elle ravie. Si Magali Combes Bride a un «penchant pour les services hospitaliers» car elle apprécie l'aspect technique du métier, elle se dit ouverte : «J'attends de voir ce que vont m'apporter les 2 prochains stages. Une fois diplômée, j'aimerais découvrir plusieurs services jusqu'à la fin de ma carrière professionnelle», conclut la soignante.

Pauline Chalez